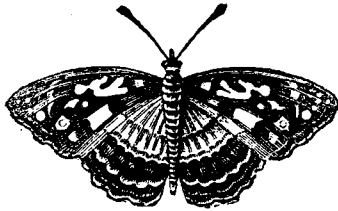


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue Romarin, n. 1; M^{lle} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

 **LE PAPILLON,**
JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

LA VENGEANCE.

(CHAPITRE III ET DERNIER.)

C'est là le drame.

Voici l'histoire :

Marie était une jeune fille de dix-huit ans, capricieuse, folâtre; aimant à rêver le soir, le front dans ses deux mains; aimant les robes de soie, les cachemires; aimant la vie telle qu'on nous la donne à dix-huit ans, joyeuse, passionnée, rarement profonde et méditée.

Mais un jour on lui arracha toutes ses fraîches sensations, toute sa vie qu'elle s'était faite à elle; elle fut mariée.

Mariée! elle qui ne demandait qu'un peu d'amour; mariée! non point à celui qu'elle aurait aimé, mais à un homme de cinquante ans; et on lui dit : tu l'aimeras : grossier, gousteux, vieux et brutal, n'importe.

Elle n'avait qu'à obéir.

Triste fatalité de notre civilisation absurde et corrompue, qu'un père puisse dire à sa fille, avant de la jeter aux bras d'un époux : sois riante, douce, suis telle voie, emploie tel langage; et la pauvre fille craintive et soumise, doit rire quand elle a des larmes dans les yeux; être gaie, quand les sanglots gonflent son

cœur; être douce, aimante envers celui dont la vue seule lui fait mal.

Puis, si malheureusement elle dévie de cette route tracée par une autre main que la sienne, la société lui demandera compte du frein qu'elle a brisé.

C'est ce qui arriva à Marie.

Ayant en horreur son époux, elle chercha un amant : beaucoup vinrent mettre leur amour à ses pieds; un seul fixa ses regards, elle l'aima d'amour. Et lui aussi l'aimait, puisqu'un soir il lui dit : « Marie, je veux te posséder seul, ... seule tu seras à moi !! Il faut le tuer, ... fer ou poison.... »

Et elle, haletante, égarée, avait promis; aveuglée qu'elle était par l'amour.

Quelques jours après son époux n'existait plus.

Il était mort empoisonné.

Cependant alors on ne soupçonna point le crime; et ils furent heureux un jour, deux jours, une semaine tout au plus.

Car un amour, quelque passionné, quelque violent qu'il puisse être, lorsqu'il a pour base un crime, ne peut durer long-temps.

Aussi Marie et son amant, saturés de plaisirs, bien vite furent dégoûtés; bien vite à douces paroles d'amour, succédèrent paroles brèves et hautes : on se sépara jurant de ne se revoir jamais.

Marie versa quelques larmes; puis, comme toute

autre femme aurait fait à sa place, elle se consola avec Alfred; Alfred, nouvel amant heureux; Alfred, aux yeux bleus, timide et rêveur.

Mais de cet avenir de bonheur et d'illusions qu'ils se faisaient à eux deux, ils ne purent saisir que quelques courts instans, car bientôt planèrent sur Marie d'affreux soupçons, et elle fut traduite devant la Cour d'assises, accusée d'avoir empoisonné son époux.

Là, celui qui fit le plus beau plaidoyer contre elle; celui dont la péroraison émut les auditeurs; celui qui démontra combien une telle femme devait avoir le cœur corrompu, combien était noir son crime; celui enfin qui demanda la peine de mort pour elle, ce fut un jeune avocat-général, nouvellement appelé à cette place....

Ce fut le comte Séraphin de Marcel, le premier amant de Marie; celui qui un soir avait dit: « Marie, je veux te posséder seul,... seule tu seras à moi! il faut le tuer.... fer ou poison! »

Marie fut condamnée; et avant que l'échafaud dressât ses longs et rouges bras, elle fut jetée au fond d'un cachot, où elle n'avait pour lit que quelques brins de paille humide, éparpillés sur de froides et noires dalles.

Là, livrée à de douloureux remords du passé, elle pleurait, seule, abjecte, sans que seulement un rayon de soleil vint luire joyeux aux barreaux de fer de sa cage fétide.

Pauvre femme! — Elle savait bien que l'air, le soleil, les fleurs, l'amour, tout cela n'était plus que de vains mots qui parfois venaient encore résonner faiblement à son oreille, ou se réfléchir comme un pâle souvenir dans son ame abattue.

Et quand, par un douloureux retour sur le passé, elle songeait au comte Séraphin de Marcel, ses yeux devenaient hagards, des larmes sillonnaient ses joues creuses, tous ses membres tombaient en convulsion.

Un jour Alfred vint la voir pour lui dire le dernier adieu: l'état où il la trouva lui fit pitié, et il sortit de la prison, la haine et la vengeance dans le cœur.

Elle fut terrible sa vengeance, comme vous savez!.. le comte Séraphin de Marcel en devint fou.

A MA FILLE.

Ondine! enfant joyeux qui bondis sur la terre,
Mobile comme l'eau qui t'a donné son nom,
Es-tu d'un séraphin le miroir solitaire?
Sous ta grâce mortelle orne-t-il ma maison!

Quand je t'y vois glisser, dansante et gracieuse,
Je sens flotter mon ame errante autour de toi,
Je me regarde vivre, ombre silencieuse,
Mes jours purs, sous tes traits, repassent devant moi.

Oui! mon ame sur toi pleure et se désaltère,
Ondine! ils m'ont fait mal... mets tes mains sur mes yeux;
Montre-moi l'espérance, et cache-moi la terre,
Ange! retiens mon vol, ou suis-moi dans les cieux!

Marceline VALMORE.

LES DEUX PUBLICS.

Attentif pendant la pièce et bruyant dans l'entr'acte, avide et curieux, plein d'expansion et vrai dans son rire comme dans ses larmes, voilà le public des Célestins. Ma foi! vive le public des Célestins, quand même!.. Auteur ou acteur, voilà celui que je voudrais, voilà celui que j'aime, voilà mon public. Celui-là, il sent, il s'impressionne; son cœur lui bat; il rit tout haut et sans façon, et il pleure sans fausse honte. Il vient au théâtre chercher des émotions, sortir de sa vie réelle, de sa vie de tous les jours, oublier sa misère, son métier qui *chôme*, sa femme qui gronde ou qui accouche, ses enfans qui crient, ses créanciers qui sonnent sans cesse. Il vient là, d'après l'affiche, pour le spectacle; il change, il se renouvelle chaque soir. Voyez comme il écoute! ses yeux, ses oreilles, son cœur, son attention, tout est captivé, tout est en jeu chez lui. La moindre épigramme contre les maris, quoique mari il sait en rire; la moindre allusion politique il la comprend, il la saisit, il la fait *bisser*. Alors ce sont des trépignemens et des bravos. Il se venge ainsi des ministres qui le trompent, des impôts qu'il paye sur le tabac, le sel et le vin. Il s'intéresse à son héros, il s'identifie avec lui, il rit avec lui, il pleure avec lui; il l'aime, il le suit à travers tous les dangers, jusqu'à ce qu'il heurte sa tombe; alors il s'appitoie sur sa mort, et long-temps après il racontera encore son histoire à sa femme, à ses enfans, à ses amis et à ses voisins.

Le drame c'est pour lui la reproduction fidèle de toutes les natures, des mœurs de tous les temps. Il est le premier qui ait compris le drame. Rien ne lui répugne, il ne fait pas le petit maître, il ne joue pas les maux de nerfs, il assiste là en homme. Son gros bon sens le guide et l'éclaire. Il est toujours juste dans ses jugemens, parce qu'il se laisse toujours aller à ses premières impressions. Tous les genres lui sont bons, tous, hors le genre qui le fait bailler; car il n'aime pas à bailler. Il lui faut des choses, des faits, des situations pathétiques et entraînantés, et non des mots entortillés et prétentieux, des scènes musquées et ambrées. Il vient pour s'amuser ou pour être ému, et il veut l'être. C'est un vrai despote. Il a ses défauts, ses caprices et ses injustices. Nous les lui dirons.

Comme il a une vue perçante, il ne peut pas s'imaginer qu'on soit miope et qu'on porte un lorgnon. Il croit alors qu'on raille sa pauvreté et il crie: à bas le

lorgnon! sans égard pour les marchands lunetiers dont il froisse les intérêts et gêne l'industrie. Si l'on ne tient compte de son vœu impératif, il se fâche, il déroule les richesses de son vocabulaire d'injures, il fait tapage, il lance son artillerie de projectiles, cœurs de pommes, pelures de marrons. Il ne rentre dans l'ordre qu'à l'injonction menaçante du commissaire de police de faire évacuer le parterre; alors tout se tait.

Il a bien encore d'autres bizarres exigences. Ainsi parfois il regarde comme une irrévérence grande, que les spectateurs des loges lui tournent le dos, et alors ce sont des cris que nous ne répéterons pas ici. Il n'accorde qu'aux dames des premières galeries le droit de suspendre leurs schals et leurs chapeaux. *A bas le chiffon!* tel est le cri qui poursuit les spectatrices des loges supérieures qui, par mégarde, prennent la même licence. Singulière anomalie démocratique!

Tantôt il fait faire impérieusement place aux dames aux premiers rangs; tantôt il exige d'humiliantes excuses de la part d'un artiste qui s'est oublié dans un moment de dépit, il l'abreuve de risée, il le dégrade de sa dignité d'homme pour n'en faire qu'un esclave.

Naguères, ici comme ailleurs, on chantait la *Mar-seillaise*, qu'on demande et défend aujourd'hui, ou la *Parisienne* dont on ne veut plus. Alors c'étaient des cris: *A bas le chapeau! Debout! A genoux!* Qui précédaient certains couplets, et ceux de: *A la porte le jésuite! l'associé de Polignac! l'officier de Charles X!* adressés, par des voix furibondes, à ceux des spectateurs qui, soit distraction, soit libre-arbitre ou tout autre motif, ne se rendaient pas assez vite à cette injonction. A propos d'un chant de liberté on violait la liberté individuelle. Ce serait une drôle d'histoire qu'une histoire des parterres français.

Arrivons au Grand-Théâtre.

Il y a ici deux générations bien tranchées, l'une qui arrive, applaudissant à tous les progrès politiques et littéraires, battant des mains aux œuvres d'Alexandre Dumas, et l'autre qui s'en va regrettant la tragédie et les ailes de pigeons, la légitimité et le madrigal. Les deux générations fondues, mêlées ensemble forment deux espèces de public bien distinctes, public payant chaque soir son billet à la porte et public abonné payant 10 à 12 sols par jour sa place au Théâtre qu'il y vienne ou qu'il n'y vienne pas. Il y aurait un grand nombre de séries, de classifications et de catégories à établir, mais il y aurait aussi trop d'amours-propres à froisser; ici, public jeune et instruit, connaissant le billard et l'écarté, ayant de l'éducation et du beau linge; là, public vain et riche, faisant des cuirs et des calembourgs, parlant de tout avec une égale ignorance, applaudissant ou sifflant à tort et à travers, et presque toujours à faux; enfin, les niais, les sots, la foule.

Le public abonné c'est la ruine de l'art dramatique,

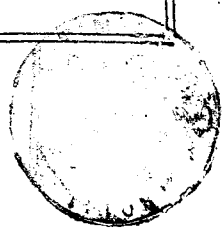
c'est la perte des artistes; je ne connais pas de public pire que celui-là. Il n'écoute que la première représentation d'un ouvrage et il siffle les autres. Il est en général mauvais juge et il tranche en tout. Il laisse s'égarer les artistes en de mauvaises voies en les applaudissant là où il faudrait les siffler et en restant impassible là où il faudrait les applaudir. Il s'enthousiasme pour un acteur et il est injuste envers tous les autres. Ce public là vient chaque soir au Théâtre par économie, car, comme il calcule tout, il a supputé que, son abonnement lui épargnant une consommation de feu et de luminaire, lui évitant de coûteuses réceptions ou des dépenses considérables de café, il y avait dans cette dépense annuelle de journaliers bénéfiques. Il vient donc prendre sa place au spectacle par économie, par habitude, par oisiveté. Il apporte avec lui son ennui, son dégoût de toutes choses. Il est blasé. Celui-ci baille sur sa banquette des galeries ou du parquet, ou dans sa loge à côté de sa maîtresse ou de sa femme. Celui-là papillonne, il lorgne, il fait le beau, il pose sans cesse, il se croit l'objet de toutes les œillades féminines. C'est l'abonné jeune, l'abonné à la barbe de chèvre, à la figure moyen âge.

Quant à l'abonné de 93, il ne vient pas au Théâtre chercher des émotions; cela dérangerait sa digestion, cela lui ferait mal; il n'aime pas à s'attendrir, son cœur s'est ossifié depuis si long-temps! c'est l'abonné fossile; il vient là pour rompre la monotonie du café Grand ou du café Corty où il fait chaque jour sa partie de piquet, et d'où il emporte régulièrement pour le chien ou les enfans de sa femme deux morceaux de sucre, épargne de son café. Il vient au théâtre par désœuvrement, il aime le chant et les danses voluptueuses; tout ce qui parle à ses oreilles ou à ses yeux sans le secours de l'intelligence et d'une longue attention, enfin tout ce qui réveille ses sens endormis. Il y vient parler politique, affaires et plaisirs. La salle c'est son foyer, c'est sa bourse à lui. L'abonné du Grand-Théâtre est inamovible. Il s'ennuie régulièrement 365 jours de l'année.

L. B.

THÉÂTRES.

Guillaume Tell nous a été rendu il y a quelques jours, et cette belle partition a produit sur le public le même effet que dans sa nouveauté. Il faut convenir aussi que l'ouvrage est exécuté d'une manière satisfaisante. Dabadie a fort bien chanté le rôle principal, et Serda nous a appris ce que c'était que le rôle d'Arnold où sa belle voix et sa bonne méthode sont également remarquables. Dumas, dans le personnage de Melthal, a fait preuve d'autant de zèle que de talent, et il a parfaitement exécuté le duo avec Mathilde et le trio du 2^{me} acte. M^{lle} Otz chante avec goût



et pureté le rôle ingrat de la princesse, Lecomte a prouvé dans Rodolphe qu'il n'y avait pas de petits rôles pour un artiste de talent, et les chœurs ont droit à une mention honorable. Somme toute, la reprise de *Guillaume Tell* sera une bonne fortune pour le public et pour la direction. Nous allions oublier de parler de la délicieuse *Tyrolienne* si délicieusement dansée par M^{mes} Lecomte et Leroux; toutes deux y sont charmantes; la première, par le suave abandon de ses poses qui nous rappelle la grâce de M^{lle} Ambroisine; la seconde, par sa piquante et voluptueuse légèreté. Tous les échos ont été justement applaudis. Martin qui dansait avec ces Dames s'est montré avec avantage à côté d'elles; ce jeune homme est d'une bonne école, et tout ce qu'il exécute est d'un fini et d'un goût parfaits. L'orchestre a droit aussi à nos éloges et toute l'armée musicale a rempli sa tâche avec un ensemble qu'on ne saurait trop apprécier.

On a repris mardi le joli ballet d'*Astolphe et Joconde*. M^{mes} Lecomte et Leroux s'y sont encore fait applaudir. Martin et Leroux se sont aussi acquittés à merveille des deux personnages qui donnent leur nom à l'ouvrage, et ce ballet sera revu quelquefois avec plaisir.

On annonce pour demain *la Tour de Nestlé*; Berger remplira le rôle de Buridan, qu'avait créé Delacroix, et le public lui saura, sans doute, gré de son zèle, indépendamment de son talent déjà justement apprécié.



— Un journal anglais publie la statistique suivante des ménages de la Grande-Bretagne : « femmes qui ont quitté leurs maris pour suivre les amis de ces derniers, 2,162; maris qui ont quitté leurs femmes, 2,387; couples séparés d'un commun accord, 4,120; couples en désaccord, vivant sous le même toit, 191,024; couples se haïssant cordialement, mais cachant leur haine mutuelle, 162,320; couples vivant dans une complète indifférence, 510,132; couples supposés heureux, quoiqu'il n'en soit rien, 1,102; couples qu'on peut considérer comme heureux, 133; couples véritablement heureux, 3. » Mariez-vous donc... en Angleterre.

Pour témoigner à nos abonnés notre reconnaissance du bienveillant accueil qu'ils ont daigné faire à notre légère Feuille, nous joignons au numéro de ce jour une lithographie sous le titre de *la Mendicante des Chazottes*, sujet tiré de l'article inséré dans le journal du 1^{er} janvier. Cette lithographie, due au talent de l'un de nos peintres les plus distingués, ne sera point mise en vente dans le commerce, mais elle sera offerte à toutes les personnes qui s'abonneront dans le courant du mois.

JOURNAL DES FEMMES.

GYMNASE LITTÉRAIRE.

Le but de ce recueil est de faire connaître les ouvrages des femmes. Rédigé par elles, il devient l'organe de leurs vœux, le dépositaire de leurs pensées. A côté de leurs productions littéraires, il présente, sous une forme nouvelle, les sciences, les arts, communs aux deux sexes, les travaux propres seulement aux femmes; il ennoblit l'économie domestique qui tient une si grande place dans leur existence; il donne un but moral aux futilités qu'il ne faut pas exclure, et qui répandent tant de charmes autour d'elles. En résumé, on a tâché de réunir dans un cadre varié tout ce qui fait honneur au talent des femmes, tout ce qui est dans leurs goûts, dans leurs habitudes et dans leurs besoins.

Le *Journal des Femmes* forme quatre volumes par année, et paraît tous les samedis, par livraisons accompagnées soit de modèles de mode, de peinture ou de travaux de femmes, soit de lithographies, soit de morceaux de musique.

Ce journal paraît depuis le 5 mai 1832, sur format grand in-8°, papier très-fort.

Les abonnements doivent toujours partir des 5 mai, 5 août, 5 novembre, ou 5 février de chaque année, afin de former des volumes complets.

Prix de l'abonnement. Pour trois mois, 15 fr. — Six mois, 30 fr.

On s'abonne à Lyon au Bureau du *Papillon*.

A LOUER SANS ARGENT,

Pour entrer en jouissance au 1^{er} mars 1833.

Un appartement de six pièces, agencées et décorées, dans une des plus jolies positions de la commune de Collonges, sur les bords de la Saône, avec la jouissance de la promenade dans un grand clos; eaux vives dans les appartemens, bains, lavoir, etc. Le prix du loyer payable en marchandises ou en travaux de la profession du preneur.

S'adresser à MM. Mondon et Cie, rue de la Préfecture, n. 5, au 1^{er}. — Agens-Directeurs de l'Association commerciale d'échange, établie à Paris, dans toutes les villes de France, et à l'étranger.

A VENDRE OU A ÉCHANGER.

Un Externat de garçons, à St-Etienne (Loire), dirigé d'après la méthode d'enseignement mutuel, avec un mobilier pour 150 élèves. Cet établissement réunit maintenant 46 élèves dont la rétribution mensuelle est de 200 fr.

On acceptera en paiement toute espèce de marchandises, meubles, etc., etc.

S'adresser à la Compagnie d'Echanges, à Lyon, rue de la Préfecture, n. 5.

— Révilly fils, professeur de danse et de tenue, attaché au Grand-Théâtre, donne des leçons en ville, chez lui et dans les pensionnats des deux sexes, à un prix très-moderé. S'adresser à son domicile, rue Puits-Gaillet, n. 11.

Le mot de notre dernière *Charade* est : CHAT-EAU.